Document généré le 25 avr. 2024 01:18

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Carte blanche
Farouest

Jacques Godbout

Volume 8, numéro 2, novembre 1988, janvier 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34325ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Godbout, J. (1988). Carte blanche : farouest. *Ciné-Bulles*, *8*(2), 28–32.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jacques Godbout

Farouest

■ « Maybe it's just because of Will James that there's still cow outfits and working cowboys. » (Jay Dusard, 1984)

□ Farouest : le personnage

Pendant les années folles, et celles de la grande dépression, un auteur américain, Will James, marqua profondément l'imaginaire de toute une génération par ses dessins et récits de la vie quotidienne au farouest.

Or Will James, dompteur de chevaux, artiste, romancier, vagabond mythique, incarnation parfaite d'un rêve américain, était en réalité un personnage inventé de toutes pièces par Ernest Dufault, fils de Joséphine et Jean Dufault, né le 6 juin 1892 à Saint-Nazaire d'Acton, province de Québec.

Comme dans un western (intérieur), Will James tuera Ernest Dufault, son créateur. C'est par hasard si, après sa mort, son biographe américain a découvert qu'il était Québécois.

On peut affirmer qu'Ernest Dufault a même inventé, en anglais, un style qui est devenu celui du *vrai cow-boy*. Ses textes sont truffés de fautes d'orthographe faites sur mesure. Son éditeur (qui était aussi celui d'Ernest Hemingway) l'a toujours laissé écrire en cow-boy. Ernest Dufault était un génie *au naturel*. Canadien français catholique, huit ans d'école primaire au Québec, il devient un auteur américain important dont Hollywood, suprême consécration, adaptera trois récits à l'écran : **Smokey** (1933, 1946, 1962), **Lone Cowboy** (1934) et **Sand** (1949).

Comment a-t-on pu, jusqu'en 1986, ignorer jusqu'à son existence ? Même les sept neveux d'Ernest Dufault, les enfants de son frère Auguste d'Ottawa, n'ont pas ébruité la nouvelle. Will James avait du talent !

Replaçons-nous à l'époque.

Ernest Dufault, depuis son tout jeune âge, à Saint-Nazaire, a une passion : le dessin animalier. De tous les animaux qu'il dessine, celui qu'il préfère c'est le cheval. Du cheval aux illustrés de Buffalo Bill, de Buffalo Bill au farouest, il n'y aura qu'un pas. Quand son père vend son commerce pour acheter à Montréal l'Hôtel Union, Ernest en profite pour fréquenter des trappeurs qui y séjournent l'été. Mais il continue de rêver de chevaux et dessine sans arrêt.

Ernest Dufault est un passionné. Un artiste. Un imaginatif qui, à 15 ans, persuade ses parents de le laisser partir vers l'Ouest. Il a déjà manié en cachette le revolver et est monté à cheval, mais au Manitoba, puis en Alberta, il sera surtout garçon de ferme, ce qui est encore loin de son rêve. Pourtant un jour Dufault, qui a 17 ans, se trouve mêlé à une histoire louche qui le mène en prison. Un meurtre dans un bar ? On ne saura jamais. Ce que l'on sait c'est qu'à 18 ans, quand il traverse à cheval la frontière qui sépare l'Alberta du Montana (en 1910), Ernest Dufault commence à s'inventer un personnage. Il se fait désormais appeler E. N. Jackson ; puis W. R. James ; puis Bill et enfin Will James. Ce nom lui colle à la peau. En changeant de nom, il change de langue et de passé.

Vingt ans plus tard, dans **Lone Cowboy**, sa biographie, qui apparaît sur la liste du Book-of-the-Month Club, Ernest Dufault écrit qu'il est né au Montana, d'une mère de sang espagnol et d'un père texan, tous deux d'ascendance irlandaise.

Pour se débarrasser de ses parents imaginaires, Ernest Dufault soutient que sa mère est morte en couches et que son père, quand il avait trois ans, a été tué par la corne d'un boeuf affolé. Ainsi naît le mythe de l'orphelin.

En réalité, quatre ans après la publication de **Lone Cowboy**, Ernest se précipite à Ottawa chez son frère Auguste qui garde sa mère depuis la mort de son vrai père (en 1926) et après de terribles affrontements obtient d'eux qu'ils brûlent ses lettres, détruisent ses photos, effacent ses traces. En échange, il leur enverra une partie de ses droits d'auteur. Mais Ernest insiste : il doit *disparaître* de la planète et de la mémoire québécoise.

L'un des mythes américains fondateurs (et fondamentaux) est celui du FAR-WEST, prononcez farouest. L'Ouest, c'est l'appel des terres américaines, le farouest, c'est le paradis, un espace au-delà des frontières de la réalité. Si l'on marche assez longtemps vers le soleil, il arrive un moment où l'on atteint le désert. La traversée du désert est une métaphore dans toutes les religions...

Le farouest est un espace grandiose où s'affrontent l'homme et la nature, le bien et le mal. Le farouest, c'est la création du monde avec, à l'arrière-plan, l'Indien qui représente le mystère. Le farouest date d'à peine 100 ans : c'est le mythe le plus jeune d'un rêve d'innocence. C'est un lieu mouvant et imprécis, comme toute frontière.
(Jacques Godbout)

Celui qui insiste vraiment, en fait, c'est Will James, dans la peau duquel Ernest s'est peu à peu mué. En tant que Will James, admiré à travers le monde, y compris par le Roi de Suède, comme un cow-boy authentique, Dufault ne peut se permettre que l'on découvre l'imposture.

Ernest Dufault avait un grand talent de dessinateur. Il savait aussi raconter des histoires. Il était, en réalité, un merveilleux menteur, de la pâte dont on fait les meilleurs romanciers. Dufault, dans ses livres, n'a rien *inventé*. Il s'est contenté de tout transformer pour créer, autour de lui, une légende. Il avait besoin qu'on l'aime, il avait besoin qu'on l'admire, il savait dessiner si bien qu'il a fait son chemin vers la gloire avec son talent brut. Dessiner des chevaux est l'une des entreprises les plus difficiles pour un autodidacte. Pourtant ses rendus possèdent un réalisme photographique étonnant.

C'est que Ernest Dufault a vécu si proche des chevaux qu'il les croquait d'un coup de crayon. Il a tant vécu avec les cow-boys qu'il a retrouvé, dans ses livres, leur langage et le rythme de leurs phrases. Il connaissait si bien la nature qu'il pouvait la réinventer dans ses récits.

L'une des difficultés de Dufault était son accent français (quand il parlait anglais). Il résolut le problème en affirmant que l'orphelin de trois ans, le petit Will James, avait été confié par son père mourant à un vieux trappeur canadien-français qui lui avait tout appris : le français, la nature, la chasse, la lecture, la solitude, et le reste. Il ira jusqu'à raconter qu'un hiver Jean Beaupré (le trappeur), qu'il nommait affectueusement *Bopy*, l'avait confié à deux loups ! Le petit Will perdit son mentor à 13 ans lorsque, lors d'un printemps hâtif, celui-ci se noya dans une rivière bouillonnante. Il partit donc à l'aventure avec les chevaux et l'argent des fourrures de Jean Beaupré.

Commence alors la saga de Will James : vagabondage, de ranch en ranch, de village en village, de rodéo en rodéo, où il apprend à fond le dur métier de cow-boy, le lasso, le domptage, le cutting, l'art de manier les fers rouges pour marquer les bêtes, mais aussi le vol des bestiaux pour quelques dollars de plus.

Un jour, condamné à 18 mois de prison à Carson City, le jeune homme jure ses grands dieux qu'il sera artiste et non plus voleur. Quand il retrouve sa liberté, Ernest se fait fracasser la mâchoire par un cheval, va se refaire une beauté à Los Angeles, paye son dentiste par des cascades dans des films muets à Hollywood, reprend du service comme cow-boy, mais le voilà soudain appelé sous les drapeaux ! Le service militaire (on est en 1918, juste avant la fin de la guerre) lui donne enfin des papiers officiels, date de naissance : 1892, lieu de naissance : Billings, Montana...

Jacques Godbout, écrivain, cinéaste et... cow-boy d'un été (Photo : O.N.F.)

Une frontière, une guerre, et Ernest Dufault était disparu derrière Will James le cow-boy.

Le reste de sa vie, de 1920 à sa mort en 1942, sera celle d'un artiste et écrivain, favorisé par le sort, mal à l'aise dans son personnage. Son premier dessin est une affiche pour le rodéo de Reno, en 1919. Puis le magazine *Sunset* de San Francisco publie des croquis. Devant son succès sa jeune épouse, Alice Conradt, le persuade aussi d'écrire. Ses dessins sont si bons qu'on l'inscrit à l'École des Beaux-Arts de Californie qu'il quitte parce que, dit-il, s'il est « pour faire dessins de nus,

Will James meurt à Hollywood, en 1942. Il a demandé qu'un petit avion répande ses cendres dans le ciel du Montana. Son frère Auguste, lorsque le testament est découvert, vient depuis le Canada réclamer le patrimoine d'Ernest Dufault de Saint-Nazaire. Ce patrimoine, c'est d'abord une oeuvre littéraire, des romans de la terre américaine, et puis des centaines de dessins de chevaux et de cow-boys.
(Jacques Godbout)

des fesses et des mamelles, il préfère les dessiner aux vaches qu'aux jeunes femmes».

Ses textes aussi sont vite remarqués. Il est découvert par *Charles Scribner and Son's* de New York où il publie un et parfois deux livres par année jusqu'à sa mort. On lui offre une bourse d'études à l'Université Yale. On chante ses louanges jusque dans le *New York Times* parce que c'est l'Est du pays qui consacre les talents, même ceux des cow-boys de l'Ouest.

Will James jouera le jeu. Conférences, tournées, lancements, adaptations cinématographiques. Avec ses droits d'auteur il achète un ranch, dans le Montana, sur les terres abandonnées d'une réserve indienne. Il écrit, dessine et boit. En fait il boit tellement qu'il perd sa femme, ses amis, son talent chambranle comme lui. Ce qu'il ne perdra pas, cependant, c'est sa réputation.

Pourtant ce qu'Ernest Dufault nous a surtout laissé, en plus de son oeuvre, c'est une légende comme aucun autre écrivain québécois n'en a créée. Dufault a vécu du mythe, il a inventé le *vrai* cow-boy et donné au *farouest* un air d'authenticité que seul le mensonge pouvait fonder.

*Ernest Dufault a publié, sous le pseudonyme de Will James, 25 livres dont les plus célèbres sont : **Cowboys North and South** (1924), **Smokey, the Cow Horse** (1926), **Sand** (1929), **Lone Cowboy: My Life Story** (1930), **Young Cowboy** (1935), **Scorpion, a Good Bad Horse** (1936) et **The American Cowboy** (1942).*

Tous ces livres sont illustrés. Est-ce qu'ils permettent d'évoquer Will James? Les films que l'on en a tiré à Hollywood traduisent-ils son écriture?

Les ayant droits d'Ernest Dufault, maintenant que son frère Auguste est mort, ce sont les neveux de Will James (sa seule nièce, Colette Devlin, épouse de Bernard, est morte il y a quelques années). Les sept neveux sont: Pierre, le plus connu, annonceur aux sports à Radio-Canada; Robert, à la retraite du Centre national de recherche; Jean, qui est allé au Montana il y a 30 ans; Paul et André, employés du gouvernement fédéral; Jacques, Consul du Canada à Buenos Aires et Claude, directeur des stations de Dimedia.

Si on les réunissait un soir pour un B.B.Q., pourraient-ils expliquer leur discrétion? Ce qu'ils ont entendu dire de leur oncle des États? Ce qu'ils pensent de l'exil?
(Jacques Godbout)

☐ Farouest: le film

Tournage en forme d'enquête sur la disparition d'Ernest Dufault alias Will James.

1. Dan David, 27 ans, fils de sellier, deux fois champion du rodéo de Saint-Tite, fier d'être cow-boy, est un pro. Mais pour devenir champion du monde, il doit s'en aller au farouest. Dan David, le 26 juin prochain, immigre en Alberta. C'est plus facile d'être Will James là-bas qu'à Laval P.Q. Il part avec Carole, sa femme, et la petite Audrey. Il faudrait voir ce qu'en pense son père qui habite le *petit texas* à Repentigny, un rang assez pauvre où il a sa boutique et où il dispense des cours de lasso.

2. Saint-Nazaire d'Acton, un tout petit village à quelques milles de Drummondville, sur la main droite après Saint-Hyacinthe. On ne se souvient certainement pas de l'enfant Dufault, mais peut-être quelqu'un a-t-il des photos d'époques? 1900, ce n'est pas si loin. Le père d'Ernest possédait le magasin général qui est devenu la coopérative, devant l'église.

3. On ne trouvera aucune trace d'Ernest dans les rues de Montréal où son père a déménagé la famille, où même à l'Hôtel Viger dont il décorait des miroirs de dessins d'animaux fait à main levée avec du savon. D'ailleurs les traces de Montréal, au tournant du siècle, sont rares. S'il n'y avait quelques photos au Musée McCord, on aurait peine à trouver quelques images de la ville qu'a fui Will James.

4. Replaçons-nous à l'époque: pour aller à Calgary, il fallait emprunter le train. C'était un long voyage dont les locomotives chantaient déjà le dépaysement. D'ailleurs, si on prête l'oreille on peut entendre Paul Brunelle chantant le *Boogie Boogie des prairies* ou — mieux encore — après une nuit à regarder défiler les étoiles dans les forêts de bouleaux du nord de l'Ontario: *Retour au farouest* (le pays où j'ai vu le jour) d'Adé Gagnon. Pour Ernest Dufault, ce *retour* au farouest était une plongée en lui-même.
Le train nous permettra de mesurer l'espace et le temps. C'est le début d'une initiation qui commence. Il y a un cow-boy dans la couchette des *sleepings*.

5. Calgary. Cette ville où débarque Ernest Dufault, en 1909, a été fondée, construite et entretenue par les habits rouges de la Gendarmerie. Ces *polices montées* sont celles qui jetteront Dufault en prison. Comment sont les bars de cow-boys à Calgary? À quel âge a-t-on le droit de boire? Et de se battre, de tirer le revolver que l'on a toujours coincé dans la botte?

Existe-t-il, à la gendarmerie, des archives de 1909 et le nom d'un certain Ernest Dufault sur un acte d'accusation. Pourquoi les cow-boys sont-ils bagarreurs? Est-ce Dan David que l'on voit là, assis à une table au fond?

6. Comme de nombreux cow-boys, Dan David mène une vie précaire, dans l'espoir de décrocher une grosse bourse à un rodéo. Mais il a femme et enfant, alors parce qu'il déteste la vie du ranch («tu passes la moitié de l'année à faire des clôtures»), il s'est trouvé un emploi chez Vic Bennet, le sellier d'Edmonton. Dan est très habile de ses mains, il travaille le cuir avec art, ses selles sont magnifiques, on peut — sans le déranger — l'approcher dans la boutique et pendant qu'il travaille lui parler du cow-boy, de l'esprit du cow-boy, d'un accident dont il a entendu parler et qui est arrivé à Will James, de ses blessures à lui.

L'affiche du film ***Smoky*** — ou ***Smokey*** — (Collection privée de Jacques Godbout)

Comment va Carole? Et la petite? On ne s'est pas vu depuis deux mois...

7. À la maison, Dan nous montre une sculpture qu'il a faite, une autre à laquelle il travaille. Carole parle des blues du Québec. Dan n'en souffre pas. Il n'est pas *ennuyeux*. Ernest Dufault n'était pas *ennuyeux*, il avait sacré le camp pour de bon.

8. Nous nous rendons chez Ian Tyson, qui possède un ranch à 80 kilomètres de Calgary, vers le sud. C'est Tyson (cow-boy et chanteur-compositeur country fort connu) qui le premier avait révélé à Paul Morisset la dimension québécoise du cow-boy Will James. Dan n'a jamais parlé à Tyson, même s'il l'a vu participer à un rodéo, à Saint-Tite, il y a sept ou huit ans. Tyson, fils d'immigrant britannique, ne serait jamais devenu un cow-boy, n'eût été de Will James. Il a même construit un camp, derrière ses bâtiments de ferme, comme celui dans lequel Ernest Dufault, quand il était au Nevada, s'enfermait pour écrire. Ian Tyson nous raconte la place de Will James dans sa vie. Dan le questionne: ne vient-il pas, lui aussi, de *Will James'country*?

Quand Tyson ne chante pas (il a d'ailleurs composé une superbe ballade sur James), il fait l'élevage de chevaux (*cutting horses*) qui, avec un bon cow-boy sur le dos, départagent les bouvillons des reproductrices. Tyson connaît à fond la vie du cow-boy. Il a même fait souvent, quand il était jeune, le circuit des rodéos américains. Pour un cow-boy, comme pour un Amérindien, il n'y a pas de frontières vraiment.

Il n'y a pas de racines, non plus. Le cow-boy est un nomade qui déteste les cultivateurs (des idiots qui tournent en rond sur leur tracteur!). Il serait étonnant qu'avec Will James en partage, Ian Tyson et Dan David ne fraternisent pas.

9. Dan a un ami cow-boy à Lethbridge, près de la frontière du Montana, Serge Lachapelle. Celui-ci est forgeron, pour ne pas faire de clôture. Il vit dans l'Ouest depuis dix ans. Parle-t-il encore français? En traversant la frontière, pourchassé par la R.C.M.P., Ernest Dufault avait décidé de changer

Je me suis intéressé à Will James pour des raisons littéraires. (Un écrivain s'approche des chevaux et des cow-boys par où il peut.) J'ai d'abord lu ***Smokey****, le roman qui lui a valu, en 1927 aux États-Unis, le prix national de littérature pour la jeunesse. C'est une assez belle histoire de cheval sauvage, inspirée du* ***Huckleberry Finn*** *de Mark Twain. Will James illustrait lui-même ses récits. Cela aussi m'a séduit. En 20 ans (de 1922 à 1942), Ernest Dufault alias Will James signera 25 ouvrages dont certains seront des best-sellers. À leur propos on parlera d'authenticité, parce que leur dimension documentaire est au moins aussi importante que leur valeur mythique. (Jacques Godbout)*

Ernest Dufault, alias Will James (Photo: O.N.F.)

Décembre 1986:

*Jacques Godbout lit un article sur Will James dans l'*Actualité.

Janvier 1987:

Jacques Godbout obtient les livres de Will James dans le but de les traduire en français.

Février 1987:

Jean Paré croyant que Jacques Godbout prépare un film sur Will James lui demande des nouvelles du projet.

Mai-juin 1987:

Rédaction et présentation du projet de documentaire sur Will James à l'Office national du film.

Automne 1987:

*Tournage d'**Alias Will James**.*

de patronyme et de patrimoine. Mais il écrira en français à ses parents jusqu'à la mort de son père, en 1926. Il aura toujours un curieux accent.

10. Billings, Montana. La ville où Ernest Dufault a choisi de faire naître son cow-boy imaginaire. Aujourd'hui une petite sculpture de bronze, à l'entrée de la ville, rappelle la *naissance* de l'auteur. C'est près de Billings, dans des terres appartenant aux Indiens Crow, que Dufault achètera, avec ses droits d'auteur, le Rocking Ranch, 8000 acres aux pieds des montagnes où il fera faire de l'élevage pendant qu'il partira en tournées littéraires à New York, Los Angeles ou, l'hiver, à Hollywood. C'est aussi là qu'il écrira un grand nombre de ses histoires.

Ce serait bien de rencontrer des vieilles gens qui ont connu Will James à Billings. Mais ils auraient plus de 80 ans. Il faudra voir du côté des galeries d'art peut-être.

11. C'est du Montana au Nevada puis au Texas qu'Ernest Dufault vagabondera, engrangeant des souvenirs pour ses livres. Des souvenirs. Que recèle le musée Buffalo Bill, dans les montagnes, à Cody? Que sont devenues les villes qu'il traversait à cheval. Ely, Reno et la prison de Carson City à la frontière californienne? Peut-on voir la même lumière, la même poussière, les mêmes mirages dans la chaleur que ceux qu'il a vus?

12. «Dessine-moi un cheval»... C'est le petit prince qui aurait été heureux de rencontrer Will James. Dessiner un cheval demande beaucoup d'adresse.

Ernest Dufault laissera derrière lui 1500 dessins et tableaux que s'arrachent aujourd'hui les spéculateurs et les bibliothèques. Déjà, en 1930, il touchait 800 $ pour un dessin reproduit dans un magazine. Mais Will James n'a jamais réussi en peinture à être aussi convaincant qu'à la plume ou au crayon. C'était un artiste de l'instantané. Et ce sont ces instantanés qui lui ont assuré une pérennité.

L'on peut suivre la vie de Dufault d'un dessin à l'autre. Et tous ses cow-boys lui ressemblent.

13. Écrire. «Je suis comme un mille-pattes qui aurait trempé ses pieds dans un encrier et l'on peut voir mes traces sur tout le territoire», écrivait Ernest Dufault. Quel genre d'écrivain était-il? Naïf? Naturel? Populaire? Pourquoi affirmait-on que son autobiographie imaginaire était enfin une *authentique* saga du cow-boy américain?

Ernest Dufault était-il cet *orphelin sur la route* qu'est tout romancier? Car pour s'inventer des personnages comme autant d'amis et de parents, il faut avoir tué père et mère pour commencer.

Peut-on comparer la littérature d'Ernest Dufault à celle de ses contemporains qui n'ont pas, eux, quitté le Québec? Ringuet? Grignon? Félix-Antoine Savard? Will James et Menaud?

Peut-on tenter une psychanalyse de Will James? Quel est le rôle du milieu sur un écrivain? Peut-on mettre en perspective l'idée d'exil, le choix de Dufault, et celui des cow-boys d'aujourd'hui? Il y a certainement un critique littéraire qui pourrait nous aider.

14. Le mythe. Jay Dusard est un grand photographe de la vie du cow-boy nord-américain. Il s'inspire de Will James pour faire des photos qui contribuent à la survie du mythe du farouest. Qu'est-ce qu'un mythe? Qu'est-ce qu'un cow-boy? Qu'est-ce qu'un film sur l'américanité quand sa vérité profonde puise au mensonge? Quel sens peut-on donner à l'aventure de Will James, dernière légende du farouest, née dans la tête d'un petit Québécois de Saint-Nazaire?

Qu'est-ce qu'un vrai cow-boy, Dan David? «Un étranger», comme le chante Roland au Vieux Ranch, tous les soirs, depuis un an, rue Saint-Laurent?

☐ **Post-scriptum**

Un documentaire est une entreprise vivante qui se modifie chaque jour à la recherche, au tournage, au montage. Ce synopsis est un moment du film en évolution; c'est un croquis, comme les instantanés de Will James. Donc, je suis présentement à la croisée des chemins, entre l'est et l'ouest, prêt à partir à l'aventure, jour après jour, à la recherche d'Ernest Dufault, c'est-à-dire à ma recherche, certainement. Ce film, de tous les documentaires que j'ai réalisés, est certainement celui qui s'apparente le plus à ma démarche d'écrivain. C'est pourquoi je terminerai cette présentation par une citation d'Höderlin qui n'était pourtant pas un cow-boy. «Nous ne sommes rien, ce que nous cherchons est tout.» ■